

# LA CHAIR A CANON...

On lit dans *l'Opinion nationale*:

«Les personnes qui lisent les relations militaires demandent quelquefois comment sont soignés les nombreux blessés que produit une rencontre sanglante. Voici à ce sujet quelques détails:

Toutes les fois qu'une rencontre avec l'ennemi est concertée ou prévue, le commandant de l'armée réuni tous les chefs de service, et, sans livrer plus qu'il ne convient le secret de ses vues, il prend avec eux les dispositions nécessaires pour assurer dans toutes ses parties le succès de l'entreprise.

Pour ce qui le concerne, le médecin en chef des ambulances procède immédiatement à la recherche et au choix des locaux les plus propres à recevoir et à abriter les blessés. On affecte de préférence à cette destination les couvents, les usines, les églises, les fermes, les châteaux, que l'on découvre au voisinage du lieu où sera livré le conflit. Le drapeau rouge placé sur le point le plus élevé de ces habitations y signale la présence d'un personnel d'ambulance.

Celle recherche se fait souvent au moment même de l'action. A mesure que l'ennemi recule, on s'installe dans les retranchements, les maisons, les forts, etc..., qu'il occupait, de manière qu'aucun blessé ne reste sans secours immédiat.

Il est prudent néanmoins pour la sécurité du médecin et pour celle des malades, de ne pas suivre de trop près le mouvement des combattants, parce qu'un retour offensif et une surprise de la part de l'ennemi sont toujours à craindre.

A mesure que les hommes sont frappés dans les rangs, ils se rendent d'eux-mêmes aux ambulances volantes quand ils ne sont que légèrement atteints; dans le cas contraires ils y sont transportés au moyen de brancards ou de cacolets, espèce de fauteuils fixés de chaque côté d'un bât de mulet.

On appelle ambulances volantes celles qui suivent d'aussi près que possible les colonnes engagées dans le combat. Chaque régiment à la sienne, laquelle fonctionne, soit séparément, soit conjointement avec celle qui fait partie du quartier-général de chaque corps d'armée. Les unes et les autres, ouvertes plus particulièrement aux blessés qui ont besoin de secours immédiats, sont établies à proximité du champ de bataille, sous un abri quelconque, souvent même devant un simple repli de terrain. C'est là que se font les opérations et les pansements urgents, tels que ligatures, amputations, etc...

Les hommes en état de marcher, ceux qui ont été pansés ou opérés sont évacués sur les ambulances de seconde ligne c'est-à-dire plus en arrière de l'armée, et ordinairement établies dans une ville ou un village, ou en un lieu sûr.

Là les blessés sont soumis à un nouvel examen; là se complètent les opérations improvisées au milieu du tumulte des arrivages: là enfin, après une bataille meurtrière, il se fait plus de chirurgie en un jour qu'à Paris en un an. Comme il est de la plus grande importance d'éviter l'encombrement et de pouvoir toujours donner asile à de nouveaux blessés, des évacuations journalières refoulent les malades disponibles jusque vers les hôpitaux sédentaires, où s'achèvent les guérisons confiées aux soins des médecins spécialement désignés pour ce service.

Tels sont, sauf les modifications subordonnées aux événements, les rôles attribués aux officiers de santé en campagne:

- D'un personnel mobile, militant;
- D'un personnel hospitalier sédentaire.

A ceux-ci la chance des épidémies, à ceux-là le risque des projectiles ou de la captivité. On voit que, pour être obscur, leur mérite, leur dévouement n'en est pas moins grand».

*L'Opinion nationale* en parle bien à son aise, et il semble à le lire que tout soit pour le mieux dans la meilleure des guerres possibles.

Malheureusement les choses ne se passent point ordinairement avec ce soin et cette régularité.

La vérité est que le plus souvent les ambulances sont mal organisées; elles sont encombrées dès le commencement de la bataille; leur personnel est nécessairement insuffisant; les bras, les brancards et les cacolets, aussi bien que les chirurgiens, manquent pour transporter les blessés, pour leur donner les premiers soins; les malheureux sont abandonnés à leurs souffrances, non pas des heures, mais des jours

entiers, râlant leur agonie, pêle-mêle avec les morts, exposés à toutes les intempéries, écrasés sous les fourgons, foulés aux pieds des chevaux. Dans les ambulances, ils ne reçoivent que des soins hâtifs, doivent être transportés au loin, privés ainsi du repos essentiel à leur état, et partout l'encombrement des malades et des blessés détermine la pourriture d'hôpital.

Aux fantaisies optimistes de *l'Opinion nationale*, il est bon d'opposer les récits officiellement véridiques du docteur Chenu, médecin principal, dans son *Rapport au Conseil de santé des armées, sur les résultats du service médico-chirurgical aux ambulances de Crimée et aux hôpitaux français en Turquie, pendant la campagne d'Orient*, en 1854-1855-1856, et ceux de M. Henri Dunant, dans son livre émouvant: *Un souvenir de Solférino* (1).

A la suite de la bataille de l'Alma, où il y eut près de 8.000 tués ou blessés, les ambulances françaises, dit le docteur Chenu, eurent à panser 1.494 blessés dont 1.197 français et 297 Russes. Le service des ambulances se composait de trente médecins. L'ambulance du quartier général, comprenant 10 médecins n'avait pas été débarquée, et n'a pas concouru au service de la journée; elle était restée à bord par ordre supérieur. Trente médecins ont eu chacun en moyenne cinquante blessés à soigner. 79 amputations ont été faites. Si l'on accorde 10 minutes à chaque blessés, et c'est évidemment bien peu, on trouve 500 minutes ou 9 heures de travail par médecins, sans parler des amputations, des ligatures, etc...; et, sur les 30 médecins, il y avait 14 aides-majors de 2<sup>ème</sup> classe, peu faits au service, timides, indécis, qu'il fallait guider.

«Et, observe avec raison M. Chenu, ce n'est pas un travail ordinaire. Il n'est pas question de creuser une tranchée, de faire violence à ses forces. Il faut soigner les blessés comme ils doivent l'être; il faut avoir le temps d'observation, de décision et d'exécution, et il faut que la fatigue ne nuise pas à l'opération à faire. Il ne faut pas que pour abréger le travail, on s'expose à sacrifier inutilement un membre ou une existence. Si le combattant peut s'élanter tête baissée sur l'ennemi, le médecin d'armée doit procéder autrement. L'expérience lui fait gagner du temps; mais c'est cette expérience qu'il doit avoir, et qu'il ne devine pas en un jour».

L'insuffisance du service de santé en campagne est évidente: et il ne faut s'en prendre à personne, c'est une des nécessités malheureuses de la guerre, aux misères affreuses de laquelle il n'y a pas de laquelle il n'y a pas de compensation, quoiqu'on en veuille bien dire.

A la suite de la prise de Sébastopol, il y avait en traitement dans nos ambulances 10.520 malades ou blessés; et pour faire le service, il n'y avait pas 80 médecins, même en comptant 5 médecins détachés de la flotte.

A tous ces maux, se joignait l'impérieuse nécessité d'évacuer, même par les plus mauvais temps, les blessés et les amputés du jour, de la veille ou de l'avant-veille, des ambulances de division sur celles de Kamiesch ou même directement sur les hôpitaux de Constantinople, c'est-à-dire à plus de cent lieues à l'aide de navires non appropriées à ce service. Le plus souvent, il n'y avait point de médecins, pas de provisions, autres que celles du bord, en un mot, aucunes des ressources de première nécessité pour un service de cette nature. Les amputés étaient généralement placés à l'entre pont, les blessés et les malades sur le pont, tous serrés les uns contre les autres, privés de toute espèce de soins, inexorablement immobilisés pendant tout le voyage, par leur faiblesse ou leurs blessures, au milieu de vomissements, de déjections, qui formaient un foyer d'infection.

On peut se figurer l'état dans lequel arrivaient les pauvres victimes de ces cruelles nécessités, et il ne faut pas s'étonner si les résultats chirurgicaux obtenus dans de semblables conditions ont été peu satisfaisants.

Pendant les évacuations des ambulances sur la plage de Kamiesch ou pendant la traversée en mer Noire, des hémorragies foudroyantes enlevèrent beaucoup de blessés et d'amputés. Chez un grand nombre d'autres, des complications toujours graves (pleuro-pneumonies, pneumonies, bronchites) se présentèrent sous l'influence du temps, du froid, etc... D'autres complications aussi graves, et dues au mode

(1) M. Dunant ne s'est pas borné à un stérile appel contre les atrocités de la guerre: il a poursuivi, avec une ardeur louable, un but pratique: la création rotation de sociétés internationales et permanentes de secours pour les blessés et la neutralisation des ambulances et du personnel des armées en campagnes. Il est parvenu à réaliser un double résultat: des sociétés de secours pour les blessés se sont formées dans les principales villes de l'Europe, qui sans aucun doute pourront rendre d'utiles services dans la guerre actuelle, et les principaux États, la France en tête, ont adhéré à une convention internationale consacrant la neutralité des ambulances et des hôpitaux militaires en temps de guerre. Cette convention a été promulguée comme loi de l'État, le 23 juillet l'année dernière. Les circonstances actuelles ne nous fourniront que trop tôt l'occasion de retenir avec détail sur l'œuvre de M. Dunant.

de transport, à l'encombrement et à l'absence de soins (érysipèle, phlegmons, escarres désespérantes, gangrènes, résorption purulente, nourriture d'hôpital) firent de nombreuses victimes.

Le transport des blessés et des amputés des navires aux hôpitaux de Constantinople ne s'opérait pas sans de nouvelles fatigues, sans de nouvelles douleurs. A l'encombrement des navires succédait l'encombrement des hôpitaux, où les entrants prenaient les lits encore chauds des sortants et des morts et ne quittaient un foyer d'infection que pour en affronter un autre.

Si bien que ces malheureuses victimes de la guerre ne trouvaient qu'un long martyre, où elles eussent été en droit d'attendre soins, repos et réparation.

Il ne faut pas perdre de vue, d'ailleurs, que le soldat n'a pas même le plus souvent en perspective la mort ou la blessure glorieuse des champs de bataille. On oublie trop facilement, observe le docteur Chenu, que la proportion de ceux qui succombent à la suite de maladies est infiniment nécessaire à la proportion de ceux qu'atteint le feu de l'ennemi. On ne songe jamais assez aux fléaux destructeurs qui s'attachent aux flancs des armées, et sont plus funestes que la mitraille.

Sur 95.000 morts qu'enregistre M. Chenu dans notre armée, pendant la campagne de Crimée, il y en a 76.000 emportés par des maladies étrangères au feu de l'ennemi, et 21.000 seulement morts sur le champ de bataille ou à la suite de blessures.

Voilà ce que c'est que la guerre!

Après la déposition du docteur Chenu sur la campagne de Crimée, passons à la déposition de M. Dunant sur la campagne d'Italie.

Plus de 30,000 hommes se sont trouvés en présence à Solferino. La ligne de bataille avait cinq lieues d'étendue, et l'on s'est battu pendant plus de quinze heures.

Mais nous n'avons pas à refaire ici le récit stratégique de cette mémorable journée du 24 juin 1839. Le soleil du 25, dit M. Dunant, éclaira l'un des spectacles les plus affreux qui se puissent présenter à l'imagination.

Le champ de bataille est partout couvert de cadavres, d'hommes et de chevaux; les routes, les fossés, les ravins, les buissons sont parsemés de corps morts. Les champs sont ravagés, les blés et les maïs sont couchés, les haies renversées, les vergers saccagés; de loin en loin on rencontre des mares de sang.

Ce spectacle d'horreur muette s'anime; les blessés se dressent au milieu des cadavres; les uns, et plus particulièrement ceux qui ont été profondément mutilés, ont le regard hébété et paraissent ne pas comprendre ce qui se passe autour d'eux; les autres sont inquiets et agités par un ébranlement nerveux et par un tremblement convulsif. Ceux-là avec des plaies béantes, où l'inflammation a déjà commencé à se développer, sont comme fous de douleur, ils demandent qu'on les achève et, le visage contracté, ils se tordent dans les dernières convulsions de l'agonie. Ailleurs, ce sont des infortunés qui, non-seulement ont été frappés par des balles ou des éclats d'obus qui les ont jetés à terre, mais dont les bras ou les jambes ont été brisés et broyés par les roues de pièce d'artillerie qui leur ont passé sur le corps.

Celui qui parcourt cet immense théâtre des combats de la veille, y rencontre à chaque pas et au milieu d'une confusion sans pareille, des désespoirs inexprimables et des misères de tous genres. Parmi les morts, quelques-uns ont une figure calme; ce sont ceux qui, soudainement frappés, ont été tués sur le coup: mais un grand nombre sont restés contournés par les tortures de l'agonie, les membres raidis, le corps couvert de taches livides, les mains creusant le sol, les yeux démesurément ouverts, la moustache hérissée, un rire sinistre et convulsif laissant voir leurs dents serrées.

On a passé trois jours et trois nuits à ensevelir les cadavres restés sur le champ de bataille; mais, sur un espace aussi étendu, bien des hommes qui se trouvaient cachés dans des fossés, dans des sillons, ou masqués par des buissons ou des accidents de terrain, n'ont été aperçus que beaucoup plus tard. Trois semaines après, on retrouvait encore, sur différents points du champ de bataille, des soldats morts des deux armées.

Dans l'armée française, pour reconnaître et enterrer les morts, un certain nombre de soldats sont dé-

signés par compagnie, aidés dans ce pénible devoir par des paysans lombards payés pour cela, et ils déposent les cadavres de leurs camarades avec leurs vêtement dans une fosse commune. «*Malheureusement, dit M. Dunant, dans la précipitation qu'entraîne cette corvée, et à cause de l'incurie ou de la grossière négligence de quelques-uns de ces paysans, tout porte à croire que plus d'un vivant aura été enterré avec les morts.*».

Il n'y avait pas d'ambulances organisées pour les blessés; le service de l'intendance les faisait enlever, et, pansés ou non, ils étaient dirigés, sur des cacolets ou par des mulets, vers les villages et les bourgs les plus rapprochés, où les églises, les maisons, les rues et les places publiques étaient converties en ambulances provisoires.

On voit défiler vers les routes la longue procession des voitures de l'intendance chargées de soldats, de sous-officiers et d'officiers de tous grades, confondus ensembles, cavaliers, artilleurs, fantassins, sanglants, exténués, déchirés, couverts de poussière: ces voitures sont conduites par des mulets dont l'allure arrache à chaque instant des cris aigus aux malheureux blessés. Plusieurs expirent en route; leurs cadavres sont déposés sur le bord du chemin; on viendra plus tard les chercher.

De Castiglione, les blessés durent être conduits dans les hôpitaux de Brescia, de Crémone, de Bergamo et de Milan, pour y recevoir enfin des soins réguliers et y subir les amputations nécessaires; mais les Autrichiens ayant enlevé à leur passage presque tout les chars du pays par leurs réquisitions forcées, et les moyens de transport de l'armée française étant très-insuffisants en proportion de la masse effrayante des blessés, on est obligé de les faire attendre deux ou trois jours entreposés à Castiglione, où l'encombrement devient une véritable calamité.

Cinq médecins seulement qui se multiplient, appliquent des appareils et font des pansements nuit et jour. Malgré tout le zèle des habitants et du détachement de troupes laissé à Castiglione, ou devient incapable de suffire à toutes les misères. Il y a de l'eau et des vivres et pourtant les blessés meurent de faim et de soif; il y a de la charpie en abondance, mais pas assez de mains pour l'appliquer sur les plaies. Les blessures envenimées par la chaleur et la poussière, par le manque d'eau et de soins, sont devenues plus douloureuses; les hurlements étouffés des malheureux patients ajoutent à la désolation de la circonstance, des exhalaisons méphitiques remplissent l'air.

Nous renvoyons au livre de M. Dunant, pour y lire la description lamentable de ces scènes de désespoir, de souffrance et d'agonie que nous ne pouvons qu'indiquer.

De Castiglione à Brescia, autre étape douloureuse pour les malheureux blessés, qui après quatre jours n'ont encore pu trouver ni le repos ni les soins que réclament leur état. Les convois se composent soit de voitures d'ambulances, soit de chars grossiers, entraînés par des bœufs qui marchent lentement, bien lentement, sous un soleil brûlant et dans une poussière telle, que piéton, sur la route, enfonce jusqu'à la cheville du pied dans ces flots mouvants et solides; et lors même que ces véhicules si mal commodes sont garnis de branches d'arbre, elles ne préservent que bien imparfaitement de l'ardeur d'un ciel de feu les blessés qui sont, pour ainsi dire empilés les uns sur les autres. On peut se figurer les tortures de ce long trajet!

A Brescia seulement les blessés commencent à recevoir les soins qui leur sont si nécessaires.

Voilà comment les choses se passent à la guerre!

Voilà comment sont soignés les nombreux blessés que produit une rencontre sanglante! Voilà les maux horribles auxquels *le Siècle* et *l'Opinion nationale* auraient voulu de de gaîté de cœur, exposer de nouveau les français, et qu'ils dissimulaient complaisamment sous des amplifications agréables!

Il est temps de stigmatiser comme elle mérite de l'être, la conduite de ces journaux: elle est tout simplement odieuse!

Eugène PÉRAGOUX.